

faire : nous ne pouvons loger dans une maison quelconque, nous devons être chez nous ; c'est le seul moyen de ne pas attirer l'attention. C'est par la barrière de Guadalupe, n'est-ce pas, que don Luis doit arriver ?

— Non, dit don Fabian, c'est par celle de San Lazaro.

— Soit, voici ce que nous allons faire : vous, don Fabian et vous, mon frère, vous allez rentrer en ville ; en traversant la place de Necatitlan, j'ai vu une maison à louer ; la place de Necatitlan se trouve sur un terrain neutre ; c'est-à-dire sur la limite extrême des quartiers honnêtes et de ceux dont la réputation laisse à désirer ; nous sommes sûrs de nos serviteurs, nous n'avons donc à redouter aucun bavardage de leur part ; vous louerez cette maison toute entière, et vous vous y installerez en ayant soin de payer une année d'avance ; si la maison est meublée, vous traiterez pour les meubles, sinon, vous en achèterez, ce qui ne sera pas difficile ; pendant ce temps-là, j'irai, moi, au-devant de don Luis, avec lequel je resterai hors de la ville jusqu'au coucher du soleil ; dès que vous aurez terminé vos affaires, vous nous enverrez Sidi Muley ou Camacho pour nous avertir, don Luis et moi nous serons dans une maison qui se trouve sur la droite, à cent cinquante ou deux cents mètres de la barrière de San Lazaro, est-ce entendu ainsi ?

— Parfaitement, mais si don Luis était déjà en ville ?

— Ce n'est pas probable ; dans tous les cas, laissez ici Aramburi, jusqu'à quatre heures, si don Luis arrive, tous deux attendront mon retour ici, sinon, Aramburi viendra me rejoindre à la barrière San Lazaro, où certainement j'y serai avec don Luis.

— Très bien ; de cette façon, il n'y aura pas d'erreurs possibles.

Entre hommes aussi résolus et aussi accoutumés aux péripéties souvent bizarres d'une existence tourmentée, toute longue discussion était impossible, ils s'entendaient à demi-mot.

Don Estevan siffla d'une certaine façon, les trois serviteurs accoururent, don Estevan leur expliqua en quelques mots les résolutions prises, puis, excepté Aramburi, qui devait rester, les cavaliers se mirent en selle.

Il était deux heures de l'après-midi ; au bout du canal, don Jose laissa ses amis continuer leur route vers l'intérieur de la ville, et, appuyant sur la gauche, il se dirigea à petits pas vers la barrière San Lazaro, après avoir mis pied à terre et confié son cheval à Sidi Muley, en ayant soin de retirer des fontes les deux revolvers qui s'y trouvaient, et de les placer dans sa faja, où deux autres étaient déjà cachés.

Don Jose ne devant entrer en ville qu'après l'oracion, c'est-à-dire après le coucher du soleil, s'était débarrassé de son cheval, afin d'éviter toute discussion désagréable avec les « celadores ; » un règlement de police très sévère défendant la circulation des chevaux à travers la ville après le coucher du soleil.

On sait que Mexico, que l'on a nommé la Venise moderne, lors de sa première fondation a été presque entièrement bâtie sur pilotis sur le lac de " Tezcuco, " et qu'à une époque encore peu éloignée, et qui ne remonte pas à plus de quatre-vingt ans, certains quartiers de la ville et beaucoup de rues étaient traversés par des canaux qui lui donnaient une grande ressemblance avec la Venise italienne.

Depuis lors, de grands travaux de dessèchement ont été faits, les eaux ont disparu presque partout, surtout dans les quartiers riches ; dans les bas quartiers seulement, on rencontre encore des canaux remplis d'eaux croupissantes et infectes, en petit nombre à la vérité, et qui tendent de plus en plus à disparaître.

Partout ailleurs ces canaux ont été comblés et les rues pavées ; cependant les eaux séjournent au-dessous ; à cinquante centimètres au plus de profondeur ou la retrouve, ce qui fait que l'humidité est tellement grande, que les rez-de-chaussées des maisons sont inhabitables et ne servent que de magasins et de débarras.

De plus, l'ébranlement produit sur ce sol artificiel et presque mouvant, par le galop des chevaux et des voitures pendant la nuit peut, dans certains quartiers de la ville, causer des dégâts considérables en occasionnant des crevasses et amenant l'invasion des eaux qui tendent toujours à s'ouvrir un passage et à remonter à la surface ; de là ce règlement de police qui interdit, sous des peines très fortes, la circulation des chevaux pendant la nuit ; un accident se produisant pendant le jour pouvant être aussitôt réparé, au lieu que la nuit il n'en serait pas de même, et peut-être se changerait-il en désastre.

Don Jose, bien enveloppé dans son zarapé, les larges ailes du sombrero rabattues sur les yeux, s'en allait en flânant, couloyant et couloyé par les passants, sans autrement s'en préoccuper, mais ayant grand soin d'examiner attentivement ceux qui venaient à sa rencontre afin de reconnaître l'ami au-devant duquel il se rendait et ne pas le laisser passer s'il l'apercevait sur sa route.

Le chemin qu'il suivait était le seul que don Luis pouvait prendre, à moins de faire un long détour, ce qui n'était pas probable ; car, pour de nombreuses raisons, il devait désirer rejoindre au plus vite ses amis dont il ne s'était séparé que deux jours auparavant, et avec lesquels il avait pris rendez-vous au canal de la Vega.

Mais ce fut en vain que don Jose examina et même regarda sous le nez de tous les passants ; aucun de ceux qu'il dévisagea ainsi ne ressemblait ni de près ni de loin à don Luis, d'ailleurs celui-ci était facile à reconnaître : il était à cheval, Cuchillo et Navaja l'accompagnaient, et comme toujours, Diamant son favori, dont jamais il ne se séparait, marchait à la queue de son cheval.

Don Jose atteignit ainsi la barrière de San Lazaro, la franchit et se dirigea vers le meson, où il se proposait d'attendre l'arrivée de Aramburi et celle de don Luis.

En pénétrant dans la salle commune, le jeune homme remarqua que cette salle était pleine ; toutes les tables étaient occupées par des individus, proprement mis à la vérité, mais dont les traits et les mines patibulaires n'avaient rien de très rassurant ; ces individus plus que suspects, et dont on apercevait les armes sous leurs " fressadas " et leurs zarapès, jouaient entre eux au " monte, " tout en buvant du " pulque " et du " refino. "

Don Jose eut un léger tressaillement en les apercevant, mais sans paraître les remarquer, il appela le " Mesonero, " et après lui avoir ordonné, sans découvrir son visage, de lui servir sur une table au dehors une infusion de tamarin, il sortit comme il était entré, et alla s'installer sous des bosquets très touffus, établis devant et sur les côtés du meson.

Le jeune homme, probablement pour ne pas être dérangé, ou par hasard, se plaça sous un bosquet situé au côté droit de la maison, où il ne pouvait pas être vu de l'intérieur ; le Mesonero le servit aussitôt, et après avoir été payé, il se retira.

— Eh Bochica, dit un des buveurs, dès que don Jose eut quitté la salle, as-tu vu ce cavalier, il fait bien des embarras, pour un homme qui se promène à pied ?

— Le fait est qu'il n'est pas poli, il n'a pas seulement eu l'air de nous voir, répondit Bochica en ricanant.